

transmitted without a scribe, but literacy became necessary when a chronicle supposed the narration for a political reason and, also, impressiveness in order to convince. Petrovsky fairly remarks the problem of the Hellenic culture with its distancing between the popular language being alive in folklore and the scholarly archaism of the Byzantines and the Greek humanists. The quoted letter, by Kallinikos II in 1700, expressed the reluctance of the Great Church to tolerate any translation of religious works into vulgar Greek.

In the next chapter we find the distinction between *chronographia* (popular) and *istoria* (cultivated), besides *skazania*, which is Slavonic and Serbian, or *Letopis/ Slavonic*, equivalent with *letopiseș* in Romanian). After an account of the Slavo-Romanian chronicles, comes a selection of their basic themes: the Agarenoi (Turks), the Basileus (sultan) and God's punishment (the Ottoman tyranny). Peter Schreiner provides guidance on the short Greek chronicles of the sixteenth century, but, for the Romanian ones, of greater length, it is a pity that two eminent historians have not been read: M. Berza and Paul Cernovodeanu. Of particular value is the attention paid to Cantemir and to Ienăchiță Văcărescu as counterparts of Ottoman historiography. Much stress is put on the portraits of sultans (p. 160, „Lajos” in Hungarian is not Ladislaus, but Louis). Very telling is also the analysis of three works: the memoirs of

Matthew of Myra, those of Synadinos and the hagiographic writings of Paisios I, Patriarch of Peć. Further, the author studies the historical discourse of the Moldavian chroniclers Grigore Ureche and Miron Costin: it is interpreted as literature of crisis, because of the tendency to dramatize (Neculce should have been added in the same family). As witnesses of their times, they added a new theme to the traditional ones: the good government, a hardly accessible ideal of stability.

The brave attempt to measure and compare the early modern historical culture in South-Eastern Europe, proclaimed as it is since the title of this book, has much to command respect and to provoke thought.

*Andrei Pippidi*

PAUL DIN ALEP, *Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia*, étude introductive, édition du manuscrit arabe, traduction en roumain, notes et index (onomastique et toponymique) par Ioana FEODOROV, avec un avant-propos de Răzvan Theodorescu, Bucarest – Braïla, Éditions de l'Académie Roumaine – Éditions Istros du Musée de Braïla, 2014, 619 p.

Après un très concis Avant-propos dû à Răzvan Theodorescu (p. 5–6), membre de l'Académie Roumaine, le livre débute par une vaste étude introductive sur la personnalité du voyageur, ainsi que sur son précieux Journal de voyage en Moldavie et Valachie (p. 7–85), dans le Pays des Cosaques et en Russie, dont seulement la description du voyage effectué en Moldavie et en Valachie voit ici la lumière de l'imprimerie.

Pour faciliter au lecteur la comparaison avec les traductions antérieures du même texte (anglaise de F. C. Belfour, 1820–1836, russe de G. A. Murkos, 1896–1898, française de V. Radu, 1930, et roumaine de Maria Matilda Alexandrescu-Dersca Bulgaru, 1976, dans le VI<sup>e</sup> volume des *Călători străini despre Țările Române*), Ioana Feodorov a inséré certains fragments en traduction parallèle avec la sienne, qui est cette dernière (p. 87–107). Suivent la Transcription des caractères arabes en roumain respectée par cette traduction (p. 109), une autre liste des Abréviations générales (p. 111), celle des nombreuses Sigles concernant la Bibliographie principale (p. 112–122), puis une plus riche Bibliographie secondaire citée (p. 123–143). La partie essentielle du livre consiste dans la nouvelle traduction roumaine du texte arabe de cette relation de voyage (p. 147–436), traduction munie de 1212 notes placées au-bas de la page, suivie par l'édition du texte arabe (p. 439–596).

Ce n'est pas seulement l'étude introductive, mais surtout cette nouvelle traduction du texte arabe qui convainc le lecteur de l'utilité et de la nécessité de cette récente édition. Bien sûr, un arabiste ferait une démonstration mieux argumentée que celle que nous pouvons faire ici. Tout

d'abord, les commentaires sont plus riches et plus nombreux que ceux de l'édition des *Călători*. Puis, le texte traduit connaît une extension plus grande que celle de la précédente édition roumaine. De la sorte, les circonstances et les débuts de l'entier voyage sont maintenant mieux éclaircis. Et les fragments ajoutés sur ce voyage au Pays des Cosaques et en Russie permettent bon nombre de comparaisons pertinentes avec la situation politique et religieuse de tout l'espace européen à l'époque respective, et de l'espace roumain en tout premier lieu.

Pour la situation politique internationale, le tsar russe est bien « l'empereur qui aime Christ », épithète qui continue le byzantin « philochristos <basileus> », appliqué aussi aux voïévodes des Pays Roumains, mais qui passent toujours après le tsar russe dans leurs mentions ensemble (p. 153 et 157), tandis que l'empereur de l'Occident, qui résidait alors à Vienne, était le « César » (p. 363–364), le « chesar » des documents médiévaux roumains, notion que Paul d'Alep a dû apprendre probablement sur le sol roumain. Dans l'iconographie orthodoxe, il observe, dans certaines églises, « les icônes des hiérarques, des patriarches et des papes de Rome qui ont gardé l'orthodoxie, représentés dans leurs vêtements d'apparat » (p. 294). Au cours de son long voyage, il a fait aussi connaissance avec « le grand érudit kyr Païsius de Chios, le métropolite de Gaze », qui « avait voyagé dans tous les pays des Francs et avait bien longtemps séjourné dans la grande cité de Rome, où il a fréquenté la Bibliothèque du pape, qui possède 72.000 titres des livres » (p. 346), sans s'arrêter sur les questions de litige entre l'Église papale et les Églises orthodoxes de l'Orient chrétien. Comme d'habitude, l'érudition de la traductrice donne ici une riche information sur Païsius Ligaridis.

Au monastère dédié à St. Nicolas de Căluși, l'auteur de ce précieux Journal de voyage a pu admirer « le travail franc » du clocher, ainsi qu'une croix entièrement en or et ornée de onze pierres précieuses, « travail des Allemands », tous les deux « lucru frâncesc » (p. 382), aux dires du chroniqueur Grigore Ureche aussi, ou « opus francigenum », syntagme présente dans certaines sources latines après l'époque des Croisades. Paul d'Alep a bien compris l'occasion offerte par la Première guerre nordique (1655–1660) au prince calviniste György II Rákóczi de Transylvanie (1648–1657) pour une intervention en Pologne, encouragé par le roi luthérien de la Suède, car tous les deux témoignaient de « la même tendance pécheresse et de la même foi malsaine, luthérienne » (p. 338).

Il s'ensuit donc que ses connaissances sur les confessions réformées de l'Europe étaient assez imprécises. Mais son témoignage est bien important et a été largement utilisé comme tel par l'historiographie russe des soi-disant « vieux croyants » (*staroveri*), mais aussi par l'historiographie de tous les pays orthodoxes, y compris celle des Roumains. Selon lui, son père le patriarche Macaire d'Antioche « a enseigné <les Russes> comment faire le signe de la croix, car ils ne le font pas comme nous, avec trois doigts ensemble », mais avec deux doigts, à l'instar des hiérarques en bénédiction. En plus, il a affirmé que « nullement – à Alexandrie, à Constantinople, à Jérusalem, au Mont Sinaï, au Mont Athos, en Valachie et Moldavie, ou au Pays des Cosaques, personne ne fait pas le signe de la croix ainsi <comme les Russes>, mais tous le font comme nous » (p. 305). Nous avons reproduit presque intégralement ce fragment pour souligner une fois de plus l'extension plus grande et le caractère plus complet de cette édition par rapport à celle de la série des *Călători*. Une fois arrivé en Russie, ainsi que sur la longue route vers Moscou, Paul d'Alep se souvient quelquefois des réalités ou des situations vues par lui en Moldavie et en Valachie et qu'il met assez souvent en comparaison avec les choses rencontrées chez les Russes.

De même que son père et les deux autres patriarches orientaux, Paul d'Alep reste fermement attaché aux positions de l'orthodoxie post-byzantine d'expression grecque, trouvée sous l'obédience spirituelle du patriarcat œcuménique de Constantinople. Il partage donc l'opposition de ce-dernier au titre de patriarche assumé par les hiérarques d'Ochride et de Peč, liés au souvenir des deux tsarats sud-slaves de la Péninsule balkanique – bulgare et serbe – hiérarques qu'il avait rencontrés pour la première fois en Moldavie le premier, et en Valachie le second. Il ne donne pas le nom de « l'archevêque d'Ochride, la ville de l'empereur Justinien » (527–565), chose seulement à moitié exacte, car Ochride avait hérité le titre la *Justiniana Prima* (aujourd'hui Caricin Grad), la vraie fondation de cet empereur. Le nom du prélat d'Ochride errant lui-aussi dans d'autres pays orthodoxes devait être celui d'Athanase II, selon la liste dressée par Ivan Snegarov (*Istorija na Ohridskata arhiepiskopija* –

*patriarșija*, 2<sup>e</sup> éd., tome II, Sophie, Éd. Prof. Marin Drinov de l'Académie, 1995, ici p. 198), qui d'ailleurs ne semble pas avoir utilisé cette relation de voyage. « L'archevêque du Pays serbe », qui résidait à Peč, portait le nom de Gabriel. « Celui-ci avait été naguère <ça veut dire jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle> soumis à l'archevêque d'Ochride », mais maintenant tous les deux s'affichaient « avec arrogance et orgueil » la qualité de patriarches, qualité point du tout convenable à notre auteur, qui affirme que « nous nous sommes fortement querellés avec lui <Gabriel de Peč> et ses disciples sur ce sujet » (p. 298).

Très importantes, même de valeur singulière maintes fois, sont les riches informations transmises par Paul d'Alep sur les cérémonies qui avaient lieu aux cours princières de Bucarest et Jassy, ainsi qu'aux nombreuses églises et monastères orthodoxes des deux pays : fêtes religieuses, culte des différentes reliques, processions organisées à l'occasion des certaines fêtes religieuses ou politiques, ces dernières liées à la personnalité du prince régnant avec sa famille ou ses dignitaires. Les descriptions de certains bâtiments ou églises méritent une mention à part. Nous sommes parfaitement renseignés sur la façon dont les bucarestois fêtaient l'Épiphanie, avec la participation habituelle du métropolitain de Târnovo (p. 250), chose qui tirait ses racines très anciennes dans l'histoire de l'État des Asanides. Les coutumes juridiques, telles que les lettres de confirmation, de rémission des péchés ou d'excommunication (*afurisenie*, p. 256) sont assez clairement exposées. À l'instar des voïévodes, les boïars avaient eux-aussi l'habitude de bâtir ou fonder des monastères ou des églises, qu'ils dotaient avec de riches donations (« chacun parmi eux doit ériger, parmi d'autres bâtiments, un beau monastère, qu'ils le dotent avec d'imposantes donations », p. 282). Pour d'autres coutumes du pays, on nous donne l'exemple de Constantin Șerban Basarab le « Camus » (1653–1658), voïevode qui avait subi auparavant la peine d'avoir le nez coupé à la suite de certains soupçons de convoiter le trône princier du pays (p. 277), sans rien dire de l'origine byzantine de cette coutume.

Venu d'un coin lointain de l'Empire ottoman dans une région où l'orthodoxie pouvait se manifester de façon plénière, Paul d'Alep exprime assez souvent son admiration envers des différents aspects de la fervente vie religieuse qu'il était en mesure d'observer sur place. Dès son entrée dans le territoire trouvé sous l'administration des princes roumains, il a eu la belle surprise d'entendre le son des cloches des églises, qui l'a accompagné toujours durant son long voyage ici et en Russie. « Que Dieu ne nous fasse jamais dépourvus de la merveilleuse douceur de leur son ! » (p. 162), c'est le vœu qu'il exprime au début de son voyage en territoire chrétien, au Nord du Danube. A la différence de sa région natale, il a vu ici les églises embellies par la richesse des icônes ou des autres ornements de leur intérieur, des reliques qui y étaient gardées. « Quelle merveille ! » (p. 382), ou « Combien merveilleux est ce joyau ! » (p. 329), sont les mots qui expriment son étonnement à la vue de telles excellentes œuvres d'art. Il est plein d'admiration pour les festins offerts et les plats distribués après l'enterrement des morts en Valachie, en qualité d'aumône donnée pour l'âme de ceux-ci (« Belle coutume s'avère être celle-ci » !, p. 368). Le fort sentiment religieux manifeste dans ces deux pays, surtout en Valachie (!), est encore une fois souligné dans une autre narration : « Combien merveilleuse est la piété des habitants de ces contrées, très semblable à celle des Cosaques » ! (p. 332).

Sans connaître dans les moindres détails la vie quotidienne du menu peuple, à l'exception des noces, baptêmes, enterrements, intimement liés à la vie religieuse, l'auteur du Journal a très bien observé la vie de la cour princière, ainsi que celle des cours des grands boïars, tels que Preda Brâncoveanu, grand père du futur voïevode Constantin Brâncoveanu, ou le postelnik Constantin Cantacuzène, père et grand père des deux futurs voïévodes (Șerban et Étienne Cantacuzène).

Il nous transmet un grand nombre des toponymes, certains avec leur explication en arabe (*Câmpulung*, p.331, *Corbii de Piatră*, p. 407, *Fântâna Rece*, p. 423 ou *Slobozia lui Ianache*, p. 424) et même des noms communs roumains, tels que *basma* = fichu, *păstrăvi* = truites, *pimniță*, forme populaire pour *pivniță* = cave, *sanie* = traineau, *schelă* = échafaudage, installation portuaire, *sfat* = conseil, ou *șanț* = fosse (p. 200, 331, 344, 369, 399, 403, 407, et 423–424). Enfin, le phénomène des fuyards, prenant quelquefois des proportions de masse, le métropolitain du pays se trouvant lui-aussi dans cette situation (p. 341, 239 et 405–410, causé cette dernière fois par l'invasion tartare de 1658), confirme la thèse que nous avons défendu auparavant, selon laquelle ce phénomène représente une hypostase durable de la vie du peuple roumain pas seulement après la création étatique du XIV<sup>e</sup>

siècle, mais dès les premiers moments de sa parution, au cours du premier millénaire. Et même avant ces moments, la romanité orientale a connu cette façon de vie dès les IV<sup>e</sup>–VI<sup>e</sup> siècles.

La recrudescence des croyances eschatologiques sur la fin du monde (p. 308) pourrait expliquer l'attention de l'auteur pour les livres de prophéties, y compris pour le *Chrēsmos* ou *Chrēsmologion* de Païsios Ligaridis, érudit grec originaire de Chios et instruit dans les institutions catholiques de l'Occident, dont les routes chez nous et en Russie se sont intersectées avec celles de Paul d'Alep. Comme d'habitude, les riches commentaires de Ioana Feodorov au texte qu'elle a traduit augmentent la valeur et l'utilité de cette source pour les différents cercles des spécialistes, pas seulement pour les historiens.

Sans être spécialiste dans le domaine des langues orientales, j'ai trouvé excellentes les explications étymologiques données dans les notes, rédigées avec soin et compétence, y compris pour la bibliographie historique indiquée, pour celle qui tient du domaine de l'art ou de la théologie. On peut relever ici les éclaircissements donnés au terme *bederniță* (p. 309–310, 331, 345 et 361), auxquels on pourrait ajouter l'étude *Nicodème de Tismana, archimandrite et porteur d'epigonation*, parue dans RESEE, tome 45, 2007, p. 101–115. Pour le métropolite Ignatie le Serbe, d'informations encore plus récentes se trouvent dans les études signées par Șt. Andreescu, *Popa Ignatie din Nicopol, episcop de Râmnic și mitropolit al Țării Românești. O identificare* (Father Ignatie of Nicopolis, Bishop of Râmnic and Metropolitan of Wallachia. An Identification), et I. Biliarsky, *O mărturie despre viața culturală a orașului Nicopol după expediția lui Mihai Viteazul (Ms. Sin. Slav. 15)* (Testimony concerning the Cultural Life of the Town of Nicopolis after Michael the Brave's Expedition, Ms. Sin. Slav. 15), dans la « Revista istorică » (= RI), nouvelle série, 20, 2009, 5–6, p. 413–418, et 419–425. « L'archidiacre Arsenie » du monastère russe de la Sainte Trinité, envoyé au Mont Athos, d'où il était revenu en Russie en apportant avec lui « aux environs de cinq cent différents écrits des plus importants » (p. 308) doit être identifié avec Arsenie Suhanov, personnage bien connu dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après la parution du livre que lui a dédié S.A. Belokurov en 1891–1894 (v. aussi Vera G. Tchentsova, *Vostočnaja cerkov' i Rossija posle Perejaslavskoj rady, 1654–1658. Dokumenty*, Moscou, Éd. Gumanitarij, 2004, p. 16–17, et Eadem, *Ikona Iverskoj Bogomateri. Očerki istorii otnošenij Grečeskoj cerkvi s Rossiej v seredine XVII v. po dokumentam RGADA*, Moscou, Éd. Indrik, 2010, p. 19, 72 etc., cf. p. 357 de l'Index, livre utilisé d'ailleurs par cette édition de Paul d'Alep). L'identification de St. Syméon Stylite l'Ancien avec le Stylite qui a vécu jusqu'en 459 est tout à fait correcte à notre avis. Bien exacte est aussi la traduction de Zōodochos Pēgē par « Izvorul Dătător de Viață », mais « Izvorul Tămăduirii » nous semble un syntagme plus utilisé à l'heure actuelle.

Chose assez rare pour un livre, l'ouvrage n'a presque point du tout besoin d'une errata. En cherchant à la loupe, j'ai trouvé toutefois quelques petites coquilles d'imprimerie, d'ailleurs sans importance. On devrait donc écrire « Trei Ierarhi » au lieu de « trei Ierarhi » (p. 188), « mahalalele » au lieu de « mahalele » (p. 262), πρώτος pour πρώτος (p. 378, n. 989), ou κοινόβιον pour κοινόβιον (p. 332, n. 802). À la p. 415, n. 1143, le nom du voïévode Radu Șerban doit être remplacé par celui de Radu Mihnea (comme à la p.400, n. 1096).

Paul d'Alep a bien connu le fleuve du Danube, plusieurs fois mentionné et qu'il a traversé en barque, en allant de Măcin (situé en Dobroudja ottomane) à Galați, en Moldavie (p. 161). Fait intéressant, parti de Moldavie vers Moscou, notre auteur affirme que dans la région de Soroca il est sorti de Moldavie en traversant « le grand fleuve Istros, où finit le pays moldave » (p. 284). Il savait donc bien que le Danube constituait une frontière pour la Moldavie, qu'il avait traversée au sud du pays, à Galați. Mais le nom du fleuve qui représentait la frontière orientale de la Moldavie et qu'il a entendu de la bouche des autochtones aussi est *Nistru*, forme assez proche, surtout pour un étranger, de *Istru*, le nom antique du Danube, familier à Paul d'Alep par sa forme grecque *Istros*, qu'il connaissait grâce à son instruction classique, et selon nous c'est d'ici que vient sa confusion.

Le lecteur est mis au courant avec l'histoire complète de cette précieuse source historique, de sa tradition manuscrite, de ses éditions antérieures, grâce auxquelles elle a pénétré dans l'historiographie roumaine dès le XIX<sup>e</sup> siècle (M. Kogălniceanu, B.P. Hasdeu, Al. Odobescu, Emilia Cioran et le très jeune alors N. Iorga), ainsi qu'avec la riche Bibliographie du sujet. Pour la

connaissance de notre passé, la valeur de cette source historique sera de plus en plus grande, au fur et à mesure que notre histoire obtiendra elle-aussi de nouvelles acquisitions en profondeur, ainsi que de nouveaux horizons en surface. Des exemples concrets peuvent déjà être évoqués en ce sens. La doctrine de l'unanimité des facteurs constitutionnels électifs (p. 266 - 268), héritée du *consensus omnium* romain passé par la filière byzantine, nous semble être l'un de ces exemples. Un autre profit que Paul d'Alep a su tirer de sa longue présence sur le sol roumain consiste dans sa familiarité non seulement avec les gens rencontrés, mais aussi avec les légendes liée à la création des deux États médiévaux situé à l'extérieur de l'arc carpatique, de la Valachie en tout premier lieu (« Negru voivoda » ou Negru-Vodă, p. 332).

La valeur d'exception que cette source représente non seulement pour notre histoire justifie pleinement la continuation de cette belle et compétente édition. Nous devons exprimer une satisfaction plénière pas seulement pour cette édition, mais aussi pour le projet international (entre des institutions académiques de Bucarest, Sankt-Peterburg et Kiev) de mener ce travail jusqu'à sa fin, qui signifie la traduction intégrale de cette source dans une langue de circulation. Bien plus, nous souhaitons voir un jour une édition roumaine qui complète celle que nous avons l'heureuse occasion d'exposer ici avec le voyage du patriarche Macaire d'Antioche en Russie et qui atteigne le même haut niveau de réalisation que celui qui est accompli par ce livre.

*Tudor Teoteoi*

Andrei PIPPIDI, *Constantin Brâncoveanu, stolnicul și lordul*, București, Editura Academiei Române, 2014, 202 p.

L'importance du corpus de lettres publiées, traduites et commentées dans ce volume ne concerne pas seulement l'histoire des relations entre les Pays Roumains et l'Angleterre à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, mais aussi la connaissance de deux grandes figures de notre histoire, le prince Constantin Brâncoveanu et le *stolnic* Constantin Cantacuzène. Plus de quatre décennies se sont écoulées depuis que le professeur Andrei Pippidi avait découvert à Londres, sur les traces d'Eric D. Tappe, la correspondance que les deux personnalités avaient adressée, entre 1693 et 1702, à lord William Paget (1637–1713), ambassadeur anglais à Vienne entre 1689 et 1692 et ensuite à Constantinople, entre 1692 et 1702. Depuis, Andrei Pippidi a souligné dans plusieurs études l'intérêt de cette correspondance pour l'histoire des relations roumano-anglaises dont une partie a été entre temps traduite par Paul Cernovodeanu (*În vâltoarea primejdiilor. Politica externă și diplomația promovate de Constantin Brâncoveanu*, Bucarest, 1997, lettres 23–26, 28–31 et 35–40). Le temps était venu de la publier et on peut affirmer sans hésiter que cette tâche a été remplie de manière admirable : le volume réunit 50 lettres (dont 16 de Constantin Brâncoveanu et 34 du *stolnic*) en latin et en italien, soigneusement traduites et annotées, accompagnées de deux études qui retracent la personnalité de leurs auteurs dans le contexte politique de l'époque à la lumière de cette correspondance. Le volume reprend également deux études sur la figure de Brâncoveanu publiées par l'auteur en 1988 (*Constantin Brâncoveanu ca diplomat et Putere și cultură în epoca lui Brâncoveanu*), qui complètent heureusement les chapitres introductifs, ainsi que trois lettres de Brâncoveanu relatives à la mission dans l'Empire Ottoman confiée par l'empereur Léopold I<sup>er</sup> à Luigi Ferdinando Marsigli, célèbre savant bolognais qui s'arrêta durant cette mission trois fois à Bucarest où il fut reçu par Brâncoveanu et par Constantin Cantacuzène. Le volume se clôt par la reproduction du texte de la relation que Radu Greceanu donne, dans *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu*, du passage de lord Paget par Bucarest.

Les pages consacrées à Constantin Brâncoveanu nous invitent à percevoir la cohérence d'une pensée politique qui ne connaît pas, comme on l'a souvent dit, de véritable solution de continuité entre le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle. Cela amène, bien sûr, à reconsidérer la définition des termes « phanariote » et « phanarotisme » – Brâncoveanu serait ainsi à bien des égards (administration économique, influence grecque et italienne, etc.) un précurseur des princes phanariotes – dans une